

Je n'ai jamais été du genre à accorder foi aux rumeurs et aux calomnies de toutes sortes lancées par des individus à la moralité et aux intentions douteuses, dans l'intention manifeste de salir ma réputation aux yeux de la société des gens de bien. Je n'y accorde d'ordinaire la moindre importance et ne prend même pas la peine de répondre à mes calomniateurs. A quoi cela m'avancerait-il ? Je suis un honnête homme, paisible, si occupé de mes activités de photographe de journal et de revues mondaines, si accaparé par l'administration de mon hacienda familiale de la région de Setubal au Portugal qui fait bien cent hectares plantés de vignes et d'oliviers et si soucieux du bien d'autrui au point de m'engager dans des expéditions philanthropiques aux quatre coins du globe que je ne saurais trouver le temps de leur donner la réplique.

Mais hélas, la nouvelle tournure qu'ont pris les événements, les nouvelles stratégies déloyales de mes ennemis ont fini par m'obliger à contrattaquer. Et la encore, j'hésitai longuement car ma nature pacifique et indolente m'empêchait de réagir ; ce furent des amis bien intentionnés et soucieux de préserver ma réputation qui me décidèrent à intervenir finalement. En effet, lassés de voir mes détracteurs inonder les journaux, les tribunes et internet d'articles mensongers et injurieux à mon sujet, ils me supplièrent de me défendre et de rétablir la vérité.

Qui est Ialdino Gamaes de Souza finalement ? Est-ce le coureur de jupon, le détrousseur de jeunes filles effarouchées, l'amateur de chair tendre et naïve, le chasseur de soutien-gorges mal ajustés, le cocuficateur perfide et insolent que s'acharnent à dépeindre mes ennemis ? Oh que non ! Mille et une fois non ! Jamais je ne laisserai salir mon nom ; jamais de jamais ! Ialdino de Souza n'est qu'un simple amoureux innocent et malchanceux que la vie malmène rudement en l'entraînant d'aventures incroyables en aventures désopilantes mais tout à fait vraies et regrettables ! Je ne suis pas le monstre que l'on a voulu présenter dans les medias mais un homme simple, de bonne volonté à qui l'amour n'a pas daigné sourire et qui collectionne les mésaventures, les erreurs en dépit des meilleures intentions du monde. Ialdino Gamaes de Souza, unique rejeton d'une ancienne famille de l'aristocratie provinciale portugaise, ne se soucie que d'administrer ses terres, de faire prospérer ses entreprises à Porto et à Lisbonne, de photographier à ses heures perdues et d'aider les pauvres enfants démunis des pays du tiers-monde. Qui y a-t-il là de mal ? Dites-le moi je vous prie !

Sur la toile circule ces jours-ci une abominable et mensongère histoire concernant une escapade que j'aurais effectuée, il y a de cela plusieurs années, dans un misérable petit hameau de Colombie. Mes féroces détracteurs, qui à n'en point douter sont les auteurs de cet horrible texte, l'ont intitulé méchamment « Nuit sans culottes » ! Pardi, voilà un titre scandaleux que je ne saurais laisser passer sous silence. De ce fait, après maintes hésitations et réflexions, j'ai décidé de

rétablir la vérité sur cette sordide « nuit sans culottes », à travers un texte que je publie à mon tour qui apportera toute la lumière sur cette regrettable mais véridique mésaventure dans la jungle colombienne.

-Nuit sans culottes-

La jeep que conduisait Gesualdo notre guide et chauffeur colombien, roulait tant bien que mal sur le sentier boueux et abrupt qui serpentait à travers l'étouffante jungle colombienne, en plein territoire que se disputaient les FARC et les forces gouvernementales. De temps à autre, il jetait par-dessus son épaule un regard injecté de sang pour s'assurer que nous n'étions pas passés par-dessus-bord ; ce qui ne tenait qu'à un miracle à la vérité ! Ballotés dans tous les sens, mes compagnons (deux indiens) et moi, devions nous accrocher à nos sièges et au pneu de secours pour éviter d'être éjectés de la jeep.

« Rassurez-vous señor de Souza, nous arrivons au village de Quaraga. Les FARC ne nous emmerderont pas là-bas. », me lança Gesualdo en s'efforçant de sourire.

Je grimaçai un sourire et m'agrippai de toutes mes forces à mon siège, persuadé que ma dernière heure allait arriver d'un moment à l'autre non par une fusillade des FARC mais par la chute du véhicule dans quelque précipice que Gesualdo dans sa précipitation n'aurait pas vu à temps. Par l'enfer, moi Ialdino de Souza, venir achever une si brillante existence dans la jungle au fond de ces taillis grouillant d'animaux étranges et dégoûtants. Voilà qui m'effrayait au plus haut point, messieurs les lecteurs !

Enfin, la voie se fit moins chaotique et nous débouchâmes dans un minuscule village de chaumières construit au milieu de la forêt : Quaraga. Il commençait à faire nuit et les premières ampoules électriques, de grêles boules de verre du siècle dernier, commençaient à s'allumer dans les modestes habitations ; une chance qu'il y eut l'électricité dans ce coin perdu tout de même.

« Nous y sommes ! me lança Gesualdo, avec satisfaction. Vous êtes à Quaraga señor de Souza.

Encore sous le choc, je le remerciai par un silence éloquent puis lui tournant le dos, j'ordonnai aux indiens de décharger mes malles. Entretemps, d'une maison du village, plus large et moins frustrée que les autres, sortirent deux hommes ; le premier d'un certain âge, le front bas et le crâne chauve, et l'autre, trapu, les épaules larges et le teint très brun.

« C'est le maire, le señor Carlos Garzan et son frère, le señor Amado », me renseigna mon chauffeur qui semblait de pas comprendre mes sentiments négatifs vis-à-vis de lui.

Le chauve, en l'occurrence le señor Carlos Garzan, m'accueillit par un large sourire :

« Bonsoir, señor de Souza. Jé soui Carlos Garzan, le magistrat de Quaraga et voici mon petit-frère Amado. Je vous souhaite la bienvenue dans mon village. »

Je le saluai et il me conduisit à l'hôtel de ville. Hôtel de ville : c'était en fait la case plus grande que les autres et qui, je le découvris quelques minutes plus tard, était également la maison de Garzan. Je n'avais pas fait deux pas à l'intérieur qu'une charmante métisse vint me saluer :

« Bonsoir, monsieur de Souza, mon mari et moi sommes heureux de vous recevoir sous notre toit, ce soir. »

La voix était si douce, si onctueuse que je ne pus m'empêcher de fixer quelques secondes mon hôtesse : les traits hispaniques et indiens se mélangeaient agréablement et ses longs cheveux noirs retombaient en franges luisantes sur ses épaules souples. Elle était incontestablement plus jeune que son mari à première vue et ne paraissait trop la paysanne. J'allais lui répondre quelque gentillesse quand une nouvelle métisse parut derrière elle.

« Bienvenue chez nous, señor de Souza. Nous avons entendu par les journaux que vous viendriez dans notre village pour photographier une fleur très rare. Nous vous attendions donc depuis plusieurs jours au village. »

La fleur en question : une variété très rare d'orchidée, *l'esocriptis etalis*, qui ne poussait que dans ce coin de la jungle colombienne et qui, selon les dernières études effectuées par une très honorable revue scientifique américaine de Boston, possédait des vertus miraculeuses dans le traitement du cancer du foie.

« Cette demoiselle est ma fille Insula, dit Mme Garzan.

-Ah, dans ce cas enchanté, señorita » fis-je.

Mme Garzan, d'un geste gracieux, m'invita à m'asseoir sur une humble natte de roseaux tressés à même le sol tandis que les indiens rangeaient mes malles contenant tout mon équipement de photographie dans la pièce. Mais hélas, misère : je m'étais à peine assis qu'une cuisante douleur à la fesse me fit bondir de ma natte ; une grosse et vilaine araignée noire venait de me piquer et s'enfuyait dans un coin sombre de la hutte, une fois son forfait accompli.

Je hurlai de douleur et surtout de terreur, redoutant que la bestiole fut vénéneuse !

« Rassurez-vous, intervint Mme Garzan, elle n'a pas de venin.

-Mon épouse a raison, señor de Souza, confirma le maire. Cette arana n'a pas de poison. »

Rasséréné, je massai longuement ma fesse endolorie et je fis un effort pénible pour reprendre la conversation. Je parlai de mon métier, de mes nombreuses expéditions, des joies et des périls du métier, des nombreux prix reçus sous l'œil émerveillé des Garzan. Amado, sans doute le plus rustre de tous, gardait la bouche ouverte et ne cessait de gratter une barbe sale et bouclée en m'écoutant ; je ne sus pas pourquoi mais il me déplut dès ce moment.

J'allais répondre à une question de la délicieuse señorita Insula quand je fus pris de vertige, ma gorge se noua et je me sentis défaillir.

« Qu'avez-vous señor de Souza ? me demanda le maire.

-Je ne sais pas, j'ai le vertige. Est-ce le poison de l'araignée ? demandai-je presque en implorant.

- Possible, j'avais oublié qu'elle avait en effet un très faible venin. Pas trop dangereux...

-Pas trop dangereux ? » fis-je.

Mais déjà mes paupières s'alourdissaient, ma tête me sembla éclater en mille morceaux colorés et je m'évanouis, par la faute du maire de Quaraga, Carlos Garzan, qui ignorait encore l'existence des insecticides parbleu !

Quand je repris connaissance, j'étais allongé sur une natte, il faisait sombre autour de moi et j'entendais le bruit de poursuite des souris entre elles dans les ténèbres. Maudite Quaraga ! jurai-je entre les dents. Ils m'avaient sans doute oubliés là , me croyant mort. Je me redressai sur un coude et essayai d'habituer mes yeux à l'obscurité ; peu à peu je commençais à distinguer les vagues contours d'une table, d'une grosse jarre, d'une malle et d'une porte. Justement, la porte s'ouvrit et une forme se glissa à l'intérieur. Surpris puis terrorisé je bafouillai d'abord en portugais avant de me reprendre et de demander en espagnol :

« Quién es ? »

Je n'obtins pas de réponse mais la forme ,qui s'était approchée de moi, me sembla féminine. Elle m'enveloppa d'un parfum capiteux qui me fit deviner qu'il ne s'agissait de personne d'autre que de la maîtresse de maison. Et je ne me trompais point. Mme Garzan souffla d'une voix langoureuse :

« C'est moi señor de Souza. Ne vous affolez pas.

-Ah, c'est vous Mme Garzan.

-C'est bien moi, señor...Mon mari et son frère sont allés à une réunion politique. Ils rentreront tard ce soir... »

Sa voix s'était brusquement essoufflée en parlant, je l'entendis respirer avec difficulté et inquiet, je voulus lui demander si elle souffrait quand elle me dit :

« Señor de Souza dès que j'é vous ai vu descendre de la jeep, avec vos cheveux dorés et bouclés, votre fine moustache couleur de maïs, j'ai ressenti une terrible frisson que je ne poui ni expliquer ni réprimer. Je ne sais pas si vous faites cet effet à toutes les femmes qui croisent votre chemin... »

Naïvement, j'allais la mettre en garde contre un tel penchant ; j'allais lui supplier de se détourner d'un désir adultère quand je sentis une main s'introduire vivement dans mon pantalon et après avoir tâtonné, happer mon membre viril. Je protestai que ce n'était pas correct, qu'on ne devait pas se comporter de la sorte par respect pour son mari mais la diablesse me serra si fort que je cédaï, malheureusement. Je lui fourrai mes mains sous sa jupe et surprise : Mme Garzan ne portait pas de